

## Petite revue de philosophie

# La culture et la chronicité du désordre

James Hillman

---

Volume 9, numéro 2, printemps 1988

Autour de James Hillman

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103199ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103199ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Hillman, J. (1988). La culture et la chronicité du désordre. *Petite revue de philosophie*, 9(2), 11–25. <https://doi.org/10.7202/1103199ar>

**La culture  
et  
la chronicité du désordre\***

James Hillman

*Philosophe, analyste praticien  
et écrivain*

\* Cet article reprend le discours d'inauguration du *Dallas Institute* prononcé par James Hillman et publié dans *Stirrings of Culture* (Dallas Institute, 1986, p. 15-21) sous le titre de : «On Culture and Chronic Disorder». (Traduction de l'américain par Michèle-Isis Brouillet, sociopsychologue; revue par Brigitte Purkhardt et Richard Ramsay.)

Précisons, dès le point de départ, que je n'aborderai pas mon sujet par la définition de ses principaux thèmes, la «culture» et le «désordre». Mon propos s'ouvrira plutôt sur une image. L'image est celle de l'*arrière-salle* dans un asile d'État, une clinique, une maison de santé. Ce n'est pas important qu'il s'agisse d'une image actuelle ou d'enfance, il y a un édifice de briques ayant une arrière-salle, soit celui des criminels fous, soit celui des maisons d'enfants arriérés, soit celui de l'asile du comté pour les malades incurables. Dans tous les cas, que l'image soit celle de Bedlam, de Bellevue, de Brookhaven, il y a une arrière-salle. On y retrouve le retardé, le drogué, l'apathique dans d'étranges postures, vestiges d'une négligence sans âge, d'un refus, d'un délabrement, d'une confusion silencieuse; on y voit aussi un enfer peuplé de bancs, de lits, de murs sales, avec des infirmières dans des réduits de verre, la défaite qui, à la lueur d'une veilleuse, se découpe sur le mur comme

l'ombre d'un vampire, d'étranges vêtements sur des corps sans forme, des odeurs inhabituelles de maladie, la ridicule fuite du triste temps perdu...

Vous pouvez animer l'image avec des programmes stimulants (pour les jeunes en stage de formation), avec des activités d'artisanat, de la musique, de la peinture fraîche couleur pastel, quelques enseignes humoristiques. Il n'y a peut-être pas de chaînes ni de douches communes, mais à la place, des comprimés aux coloris chatoyants. Malgré cela, l'arrière-salle rappelle une image récurrente où qu'elle soit située : sur un bateau romain d'esclaves, dans une cité tsariste ivre, dans l'hôpital parisien d'Orwell, dans une unité de la VA dans une quelconque ville des USA.

Maintenant, voyons l'image de l'intérieur comme les psychologues que nous sommes aimons le faire. Passons de l'arrière-salle à notre propre arriération. Laissons-nous voir notre propre déficience, notre propre invalidité, notre courbure vers l'intérieur, comme Robert Burton appelle nos conditions de vieillissement. La courbure de l'âge, les conditions incurables, permanentes de l'arriération humaine qui ne peuvent être guéries ni ne peuvent être endurées. C'est ici que se situe la chronicité du désordre qu'il apparaisse ou non dans nos liens du mariage, nos contrecoups familiaux, notre peur du noir, nos fantasmes érotiques, nos longues et profondes dépressions, nos inhibitions, nos contraintes... il y a cette vision de l'arriération, cette terreur de l'arrière-salle en chacun de nous. Cette terreur se manifeste dans la chronicité des désordres de notre nature humaine, l'annonce de l'éternel retour, le *ricorso* des conditions primordiales.

Il y a maintenant trois options qui se présentent : d'abord, comment regarder cette arrière-salle, puis, comment négocier avec celle-ci, finalement, qu'est-ce que l'arrière-salle ainsi que la perception que nous en avons et nos modes de négocier avec elle ont à voir avec la culture? Ceci est le but de notre rencontre aujourd'hui et celui de l'Institut que nous inaugurons.

## **1) Comment considérer l'arrière-salle**

Premièrement, nous pouvons présumer que le champ de la chronicité est déficient. Arrière-fond, d'une part, socialement déprécié, sous-privilegié, sous-développé, et tirant sa nature de forces externes. D'autre part, nous pouvons supposer une déficience génétique, une tare héréditaire, qui doit, à nouveau, son implacable nature aux forces extérieures à sa propre condition. Ou encore, nous pouvons adopter une position darwinienne et dire que l'arrière-salle correspond à une inaptitude. Comme le mentionne Jung, la nature est aristocratique, proluxe, faisant des essais innombrables, mais seulement quelques grains survivent et, même là, seuls quelques-uns s'élèvent jusqu'au génie ou à la culture. La vie humaine est pavée d'essais infructueux. Dans cette optique, l'arrière-salle est ce qu'elle est : une démonstration de la nature, des lois naturelles, lesquelles ont peu à voir avec les cas individuels.

Deuxièmement, nous pouvons envisager la chronicité comme étant maudite. Ceci donne aux lois naturelles un sens moral. L'arrière-salle devient un cercle dans l'enfer de Dante, un espace de l'âme humaine tel que décrit par Dostoïevsky, ou, selon Graham Greene, sous un mode différent, un lieu où la volonté divine se manifeste.

Troisièmement, nous pourrions imaginer l'aire de ce désordre irrémédiable comme le sanctuaire d'un Dieu spécifique : Saturne, Kronos, Chronos. Dans ce cas, Saturne atteint nos vies et nous ne pourrions le retrouver ailleurs que dans le retardé et l'impotent, qu'au travers de ce facteur de chronicité immuable. Dieu peut être encore le Destin, les Furies, l'Anankê; ce qui signifie, à nouveau dans le langage de Jung, qu'il y a un Dieu dans la maladie (cela ne veut pas dire pour autant que Dieu est une maladie ou que la maladie est Dieu et qu'on doit l'adorer en tant que maladie, car ainsi la maladie serait idolâtrée et Dieu réduit à son ombre).

Chacune de ces façons d'aborder le désordre de l'arrière-salle entraîne la seconde option :

## **2) Les modes de négociation**

Le premier mode est l'*héroïsme*. Allons de l'avant et agissons. N'acceptons pas, a priori, les désordres chroniques comme allant de soi. En psychiatrie, cette tendance se reconnaît dans le refus d'allouer au comportement toute gouverne génétique. Il n'y a pas de tare héréditaire, ni de karma : tout peut être changé. Il s'agit d'une vision protéenne, mercuriale de l'âme. Toute nature est sujette à la transformation par la volonté humaine de façon telle qu'elle tende à égaler la réformation.

Nous avons besoin, à l'Institut, d'accorder beaucoup de temps à ce thème, car, pour moi, ce type d'héroïsme est l'ennemi primordial de la culture. J'aimerais en passant vous présenter les caractères de ce thème : l'*héroïsme* et le *monomythe américain de la suppression du malheur*; l'*héroïsme* et la *déception* ou le *burnout* et le *désespoir*; l'*héroïsme* et la *fuite* :

que ce soit le «Sunbelt», «New Frontier», «Westward Ho!» Éloignez-vous de ce qui traîne et éliminez-le. Qu'est-ce qui est actuellement pointé par les pointeurs de troubles? Le déni héroïque de la chronicité semble être un dogme américain fondamental. «Nous devons garder cette nation en mouvement», disent les slogans. Et puis l'opposé : ne pas couler avec son navire pour son étendard, à Alamo, stagnation héroïque qui ne laisse pas de culture non plus.

L'*héroïsme* affiche encore une autre allure : au lieu de la *rédemption* héroïque, émerge l'héroïque *suppression*. La chronicité est perçue alors telle quelle, c'est-à-dire incurable : inutile donc de perdre du temps avec elle. Disposons-en (par l'euthanasie, le camp de concentration, le ghetto, l'esclavage), asservissons-la ou liquidons-la. Ainsi, par volonté de pouvoir et de contrôle, nous «nettoyons les étables» dans un sens ou dans l'autre. Pourvu que les frais d'opération soient maintenus à leur juste valeur.

Le «*bien-être social*» est le troisième mode de négociation avec la chronicité des désordres en même temps qu'il en constitue notre principale approche moderne. Une fantaisie de la médiocrité humaniste, de la bonté démocratique et de ses pratiques. Le bien-être social rappelle que l'arrière-salle demeure le prix que nous devons payer pour le succès, pour notre ego endurci par la compétition. Certains éléments sont faibles, non déficients pourtant, mais pas tout à fait aptes à tenir le coup. Aussi devons-nous créer une place pour les désordres chroniques, remédier à la lenteur ou à la bêtise de certains par des programmes appropriés, et, le plus près de la ligne de feu du côté incisif de la civilisation progressive, réintégrer l'arrière-salle après en avoir franchi le seuil que sont les maisons de transition.

Le «bien-être» est à la fois *externe*, dans la société, et, *interne*, lorsque nous abordons notre arriération individuelle. Nous le gérons, nous nous en accommodons ou nous le «mettons à la porte». Nous faisons preuve surtout d'une sorte d'ajustement imaginaire et d'avant-garde en face des buts civilisés du conformisme.

Le bien-être passe à côté du fait que la chronicité est une forme d'écart et qu'elle sert d'autres dieux. L'aveugle, le handicapé, le fou ont d'autres bornes que les normes de ceux qui ne sont pas démunis. Et pour cette raison, nous pouvons beaucoup apprendre du poète aveugle, de l'artisan handicapé, du fou prophète. Ils imaginent les choses de tout autre manière. Comme le dit Bachelard, l'imagination œuvre à travers la déformation. Mais le bien-être travaille selon des critères différents : il réforme et conforme. Le désordre chronique est précisément ce qui ne convient pas à l'humanisme progressiste ; il est précisément la preuve que le plus inapte peut survivre et que même l'idéal platonicien de «complétude» ne saurait s'appliquer ici. En résulte la récurrence, l'éternel retour du désordre chronique en soi et dans la société.

Le bien-être social échoue et une profonde amertume couvre cet échec. «J'ai essayé et malgré tout rien ne marche... j'ai été décent, tolérant, bon...». Le bien-être doit faillir car il rappelle, dans son effort héroïque pour changer, la mission héroïque de sauver, bien qu'il s'agisse ici d'un héroïsme sécularisé, castré, soumis, ajusté, «médiocratisé». Sa mission héroïque de *sauver* est devenue celle d'*aider* ou d'*améliorer*. Mission sans mission et sans héros. Une mission muée en administration et l'émotion en institution. Le bien-être social dérive finalement d'un ego cou-

pable; non pas d'une passion archétypale comme celle de l'ascète (qui consume) ou celle d'une guerre sainte rédemptrice (le «crois ou meurs» de Jihad). Simple civilité, tout juste de la bonne volonté et des *gadgets* programmés.

Nous avons examiné la rédemption héroïque, la répression héroïque et le bien-être social ou l'héroïsme sécularisé. Nous aborderons maintenant une quatrième façon de négocier avec le désordre chronique, celle que je vous recommande d'écouter.

S'il y a une base archétypale à la chronicité, si celle-ci a sa propre nature, si elle est sa propre forme, elle doit donc requérir son propre code de manœuvre. Disons que ce dernier évoquerait le mode de vie auprès d'un handicapé incurable. (Est-ce pour cela que *freaks* et handicapés détiennent une place si importante dans nos films et au théâtre? Sommes-nous des héros américains interpellés par la chronicité?) Ce code de manœuvre se veut être une attention, un nursing, une compassion, la charité — charité, au lieu de bien-être social. Reconnaissance de Dieu dans un état où Dieu n'est violé ni par la cure ni par la conversion. Évinçons et diable et ange et le sacré de l'arrière-salle. Même l'enfer procède de la vision de Dieu. L'amélioration, accomplie à travers la charité — non la tolérance — et la compassion, se retrouve dans ces mots: «Voici quelque chose qu'il vaut la peine de vivre, en raison de son ultime différence, de sa parentèle totalement étrangère, qui m'incitent à m'en rapprocher pour ce qu'elle m'offre.» La mission se mute en transformation, non pas en celle du désordre, mais plutôt en celle de mes normes de l'ordre.

*L'homme-éléphant* touche le médecin ainsi que la comédienne parce qu'ils ont su accepter que son

état soit irrémédiable, que sa maladie soit chronique et que seule la mort puisse le guérir. *Irrémédiable* ne veut pas dire *irrachetable*. La rédemption ne devrait pas changer un état mais le «bénir» tel qu'il est.

La première étape de cette bénédiction de l'*état-tel-qu'il-est* en entraîne une seconde : lui porter de l'intérêt, être piqué de curiosité envers sa nature, désirer rester en sa présence plus longtemps (devenant soi-même chronique) — chronicité que nous appelons fidélité —, le pousser à se mettre davantage en évidence, le laisser s'exprimer, agir, étendre ses ailes. En d'autres mots, le principe de l'amour se trouve dans l'irrémédiabilité même, dans sa chronicité.

### 3) L'arrière-salle et la culture

Nous atteignons maintenant ma troisième option, celle-là même qui concerne le plus cet Institut. D'abord, nous avons tenté d'envisager l'arrière-salle sous différents angles; par la suite, nous avons abordé plusieurs méthodes de négociation avec elle. Demandons-nous enfin quel rapport peut exister entre le désordre chronique en soi, sa perception, ses modes de négociation et la *culture* elle-même.

Ici, je suppose que vous vous attendez à quelque définition de la culture. Mais, j'ai plutôt l'intention d'entourer ce mot d'une pénombre, d'une atmosphère connotative. «Culture» évoque *culte* ainsi que *occulte* (difficile à percevoir, délibérément caché, ésotérique, mystérieux); de plus, «culture» évoque aussi la fermentation d'organismes hors de leur milieu naturel, qui croissent dans la chaleur d'immenses contenants richement alimentés.

La culture nous ramène dans un autre lieu, à une autre époque; il était une fois un âge d'or, au-delà

de notre existence ordinaire, et des formes en fermentation. Tout cela réfère aux éléments fondamentaux, aux traditions transmises. Comme telle, la culture tente toujours soit de revenir en vie, de revenir en arrière, d'essayer à nouveau en servant un culte; soit de redessiner ou de ressusciter des formes qui ne surgissent pas spontanément dans le cours naturel de la vie de tous les jours, tout comme s'il s'agissait d'une culture en laboratoire.

Puis-je ici me permettre une rapide distinction entre culture et civilisation? (Un risque à prendre, d'autant plus que d'autres pourraient établir cette distinction de façons différentes.) La culture évoque une intelligentsia ou des initiés — lesquels peuvent se retrouver tout un chacun dans la société et non seulement chez l'élite de ces grands prêtres des «cultivés» — qui apprécient et même vivent sous l'égide de l'«occulté» (ce qui n'est pas simplement et naturellement acquis comme le sont les idées, les qualités, l'âme, les vertus, les formes). C'est-à-dire, *l'invisible des valeurs et la valeur des invisibles*. Parce que l'«occulté» n'est pas simplement et naturellement pourvu, parce qu'il se relie à quelque artéfact, on le confond volontiers avec l'Art. Toutefois, l'Art est l'«occulté» rendu visible, la culture littérale, civilisée, et il n'indique pas nécessairement la présence de la culture.

Voici maintenant quelques faits concrets tirés du rapport intitulé *The Humanities in American Life*, «Report of the Commission on the Humanities» (Presses de l'Université de Californie, p. 113-128). Cet étalement d'améliorations humanistes démontre le progrès de la civilisation, mais sont-elles pour autant évidence de culture?

Par exemple, aux États-Unis, plus de 750 nouveaux musées ont été fondés depuis 1969. Dans le seul État du Wisconsin, il y a plus de 170 sociétés historiques alors qu'en 1950, il n'y en avait que 59. Aujourd'hui, on dénombre 2500 groupes de lecteurs de livres de haute qualité. En 1978, les musées recevaient 360 millions de visiteurs, soit six fois plus que de spectateurs réunis aux jeux de baseball, de basket-ball et de football professionnels. Un nombre plus grand d'Américains assistent à des performances artistiques qu'à des événements sportifs. En 1967, un million de personnes assistaient à des représentations de danse moderne et de ballet; dix ans plus tard, on en comptait 15 millions. Le nombre des adeptes de l'opéra a quintuplé de 1950 à 1978, et, de nos jours, on compte près de 1000 compagnies lyriques. En 1968, il existait 24 troupes de théâtre professionnelles; en 1978, elles s'élevaient à 300. Finalement, les orchestres symphoniques professionnels se chiffrent à 1400.

Ces chiffres soulèvent une question qu'il nous faut ici considérer : quelle est la relation entre Humanités (les Arts) et Culture? Le nom de cet Institut les réunit; saura-t-il les traiter tous deux comme «entité»? Peut-être y aurait-il là un risque de les confondre, voire de les substituer l'un à l'autre.

La culture se loge en vase clos, se cloître même en déclenchant la *putrefactio* alchimique ou une dégradation comme celle de corps en fermentation. Génération et dégradation naissent conjointement et il n'est pas toujours facile de les distinguer. La civilisation met de l'avant : systèmes d'irrigation, monuments, victoires, continuité historique, richesse; et le pouvoir comme force de cohésion autour d'un but commun. La civilisation œuvre alors que la culture fleurit. La

civilisation voit devant, la culture regarde derrière. La civilisation tient du registre historique; la culture, de l'entreprise mythique.

Toutes deux peuvent être interreliées, mais elles semblent pouvoir aussi agir l'une sans l'autre. De nos jours, nous sommes entourés d'une civilisation dépourvue de culture. Existe-t-il une culture sans civilisation? Je me prends à penser aux Indiens de la *Tierra del Fuego*, que les Occidentaux découvrirent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pratiquement sans feu, vêtements, abris, outils ou récipients; toujours affamés, toujours malades, et pourtant leur vocabulaire était plus riche que celui de Shakespeare ou de Joyce, et leur culture était une somme de mythes de tous genres.

Ainsi que je viens de l'exprimer, la culture regarde en arrière et appréhende le passé comme une nostalgie des «invisibilités» afin de les actualiser et d'y trouver les fondements de la vie humaine. L'entreprise culturelle tente de dénuder, fouetter, mettre à vif la sensibilité individuelle de sorte qu'elle puisse de nouveau — notez le «de nouveau» — entrer en contact avec ces «invisibilités» et en soutirer une orientation de vie. L'affixe «re» est la syllabe-clé de la culture.

Pour s'inspirer d'un jeu de mots qui nourrisse un raisonnement, disons que les «arrière-salles» représentent les «arriérations» vers lesquelles tend la culture. En effet, c'est ici une représentation de formes récurrentes qui ne changent aucunement à travers le temps et qui se répètent quelle que soit l'époque ou la société. (Soit dit en passant, les sociétés possèdent toutes un certain type de psychopathologie.) Cette universalité et cette chronicité s'expriment autant physiquement (arriération sur le plan des

déficiences génétiques) que moralement (arriération sur le plan du péché, de la chute ou de l'éternelle damnation). Si les dieux sont devenus des maux, ces formes de désordre chronique sont alors les déguisements des dieux; ces derniers sont «occultés» sous ces dehors difformes et inhumains, et notre «regard» ainsi porté «au travers» d'eux — dans toutes formes de désordre chronique perçues en nous-mêmes et autour de nous — capte le jeu fondamental de la culture. L'éducation de la sensibilité débute aussitôt que nous tentons de «regarder au travers» des manifestations du temps les patterns éternels des temps. Nous pouvons considérer les malaises de la civilisation comme étant les éléments fondamentaux de la culture.

Il peut paraître étonnant d'associer maladie et divinité, culture et difformité. En fait, nous avons besoin que les dieux ne s'écartent pas de leur modèle originel, qu'ils demeurent dans l'Olympe, taillés dans le marbre, aussi immaculés que neige en bourrasque. Ils ne trônent pourtant pas sans leurs ombres, sans afflictions et sans infirmités. Ainsi qu'ils se situent au-delà du Temps (*athanetos*, immortel), ces points obscurs de désordre qu'ils peignent dans leurs mythes réapparaissent dans ces événements humains qui échappent au temps, c'est-à-dire au cœur des désordres chroniques. Parce que nous avons été créés à leur image, nous ne pouvons qu'accomplir dans la temporalité ce qu'ils effectuent dans l'éternité. Leurs afflictions éternelles deviennent nos infirmités humaines.

En bref, mon énoncé devient plus clair: c'est en transigeant avec l'arrière-salle que la culture progresse. Je ne suggère pas qu'il faille passer par une maison de santé mentale pour devenir thérapeute (je

comprends toutefois ce que les étudiants recherchent en désirant y suivre un programme de formation). Ils ne recherchent pas uniquement à aider les gens — raison que dicte le bien-être — mais plutôt à glisser de la civilisation à la culture. Leur présence auprès des réprouvés chroniques de la civilisation les rend conscients de la situation intemporelle, incurable de l'âme. Je pourrais encore clarifier davantage ce point en vous demandant de penser à nouveau à l'arriération en votre propre arrière-salle. En lui procurant des soins et en la serrant de près, en la couvant, en recherchant son invisible mystère, en laissant sourdre la compassion pour satisfaire votre propre désordre chronique, vous ralentirez de la sorte la marche de votre progrès, vous vous éloignerez de la réflexion sur le futur pour vous rapprocher d'une réflexion essentielle sur notre nature et notre caractère, sur le sens de la vie et de la mort, sur l'amour et ses échecs, sur ce qui est véritablement important, et sur ces petits détails que recèlent les mots, les manières d'être, les gestes (le tout dérivé des limitations de votre inévitable désordre). C'est là le début d'une autre écoute et d'un autre regard, d'une vigile différente, d'une réceptivité plus sensible. Confronté à l'insoutenable de ma propre nature, je démontre plus de trépidation, ce qui est, après tout, la pierre angulaire de la compassion. À l'égard des autres, mes attitudes s'altèrent, mon langage s'affine et se précise. Je deviens plus sophistiqué et plus adroit : comme un chat qui se meut, un oiseau qui observe, un chien flairant dans l'air des traces invisibles. Je fais appel aux arts pour comprendre, et aux rituels pour produire, ainsi qu'aux vies des hommes et des femmes du passé et à leurs façons de traverser l'existence. J'ai besoin d'outrepasser la communauté et la civilisation car celles-ci pourraient s'avérer trop hu-

maines, trop visibles. J'ai besoin de l'assistance de l'imaginal par l'intermédiaire des contes et des images; j'ai besoin d'idoles et d'autels ainsi que des créatures de la nature pour m'aider à porter ce qui est si pénible à supporter en personne et seul. L'éducation de la sensibilité démarre dans l'arrière-salle et la culture dans le désordre chronique.

Finalement, si vous me permettez un paragraphe additionnel, j'ajouterai que j'en viens à apprécier la chronicité elle-même. Plus qu'un ralentissement, plus qu'une occasion de tolérance ou une leçon de survie, j'en arrive à considérer les éléments chroniques comme n'ayant rien à voir avec une ère civilisée — soit future alors qu'elle se portera mieux, soit actuelle avec ses ajustements, déguisements ou regrets —, mais comme exprimant plutôt les structures intemporelles de l'existence qui nous accompagnent, cheminent avec nous sous des formes inchangeables et qui collent à nous apparemment sans raison, en marge de la civilisation et de sa marche résolue vers son inévitable destruction. En effet, les civilisations en viennent à décliner et à périr. Les cultures, elles, à force d'exister au sein de la dégradation, du désordre, pourraient survivre au-delà des civilisations qui semblent pourtant les retenir. Dans l'ombre des dieux résident les dieux eux-mêmes, avec leurs mythes au creuset de la pérennité puisqu'ils ne disparaîtront jamais.

Borges, dans «Quince Monedas» — un de ses derniers poèmes —, a ainsi parlé :

Solo perduran en el tiempo las cosas  
que no fueron del tiempo.<sup>1</sup>

1. Seules perdurent dans le temps les choses qui ne sont pas ancrées dans le temps. (*The Gold of the Tigers*).